

**Histoire des Trappistes  
du Val-Sainte-Marie**  
au diocèse de Besançon

[P. Jérôme Verniolle]

4<sup>ème</sup> édition

Paris 1843

---

Chapitre I

Dom Eustache de Beaufort introduit la réforme à l'abbaye de Sept-Fons. L'abbé dom Jalloutz renforce l'austérité.

---

Chapitre II

[12] Dom Eugène Huvelin refuse la charge de supérieur, il est nommé procureur général. Il rentre dans sa famille, se retire en Suisse, rentre en France après la persécution, fait l'acquisition de l'ancienne abbaye de Bellevaux et y fait revivre la réforme de Sept-Fons.  
Sa mort.

Dom Eugène Huvelin naquit à Jonvelle, dans la Haute-Saône, le 25 août 1742. Ses parents, assez avantageés des biens de la fortune et doués d'une rare piété, l'élevèrent dans la crainte de Dieu. L'enfant profita si bien de leurs avis qu'il mena une vie très régulière jusqu'à l'âge de 17 ans ; alors son père l'envoya à Lyon, et le fit entrer dans le commerce. Le jeune homme se mit sous la direction d'un Jésuite, qui trouvant en lui des dispositions pour la vie solitaire, lui conseilla d'aller à l'abbaye de Sept-Fons; il s'y rendit plein de joie et y fit sa profession religieuse en l'année 1762. Il passa par tous les emplois, et s'en acquitta avec toute l'exactitude et la ferveur d'un saint religieux; son abbé qui l'aimait singulièrement lui avait donné toute sa confiance.

Il fut nommé supérieur du monastère du Lieu-Dieu, qui dépendait de la Trappe de Sept-Fons. L'abbé Jalloutz espérait beaucoup de son zèle et de sa sagesse, quoiqu'il fût encore fort jeune. L'humilité du P. Eugène ne lui permit pas de se charger de ce fardeau ; il insista si bien pour faire révoquer sa nomination, qu'il y réussit; mais il ne put refuser la charge de procureur général.

Après la suppression des ordres religieux, Dom Eugène rentra dans sa famille où il continua d'observer sa règle aussi exactement que dans le cloître; cette fois encore il ne jouit pas longtemps du bonheur qu'il goûtait dans la pratique de ses devoirs religieux : la révolution devint de plus en plus [13] terrible; on arrêtait les prêtres en masse; les uns étaient déportés, les autres condamnés à mort. Dom Eugène crut qu'il devait pourvoir à sa sûreté; il se déguisa et partit pour la Suisse avec un autre ecclésiastique. On les reconnut avant qu'ils eussent pu gagner la frontière ; on les arrêta, ils furent condamnés à la prison et ensuite à la déportation dans les lies françaises. Cette peine n'eût point son effet : Dom Eugène fut relâché et il reprit la route de la Suisse. Il se rendit à Soleure (1) où il trouva un grand nombre d'émigrés français. Sa vie austère et pénitente lui fournit les moyens d'aider plusieurs ecclésiastiques qui étaient dans le besoin. Il s'appliqua surtout à soulager des malades, leur procurant des remèdes et les autres

choses dont ils avaient besoin dans leurs infortunes. Son zèle et les services qu'il leur rendit étaient si grands, que le gouvernement de ce pays, témoin de sa charité, voulut en conserver le souvenir par ces simples et touchantes paroles, qu'on lit encore dans les archives de la ville de Soleure : *Dom Eugène, médecin des prêtres français. Il rentra en France dès que la persécution eut cessé ; la grande disette de prêtres ne lui permit pas de se livrer exclusivement aux pratiques de son état; il consentit à se charger du soin de deux paroisses, travaillant avec autant de zèle que de succès à réparer [14] les maux que la persécution et le schisme avaient faits au troupeau de Jésus-Christ, sans cependant perdre le désir ni l'espoir de rentrer un jour dans le cloître. Le moment arriva enfin, ce moment que notre saint religieux appelait de tous ses vœux depuis bien des années.*

Sous la restauration, pendant que les Trappistes, revenus de l'exil, faisaient des établissements de leur ordre dans plusieurs provinces de France, Dom Eugène songeait aussi à faire revivre sa réforme et cherchait un local propre à ses desseins. L'abbaye de Bellevaux lui parut être ce qu'il souhaitait. Il l'acheta de concert avec quelques-uns de ses anciens confrères qui depuis longtemps désiraient rentrer dans leur saint état. Il est vrai que Bellevaux rappelait de grands souvenirs. Habité par cinq cents religieux dans le beau siècle de saint Bernard, il avait fondé plusieurs autres monastères dont quelques-uns subsistent toujours (2) ; nous ne citerons que l'abbaye de Saint-Urbain en Suisse, laquelle est encore très florissante. Bellevaux avait aussi vu mourir saint Pierre, archevêque de Tarentaise, et conservé son corps, qui avait opéré un grand nombre de miracles, et rendu cette abbaye célèbre dans tout le monde chrétien.

Que Bellevaux ressemblait peu à ce qu'il avait été autrefois lorsque Dom Eugène entreprit de le rendre à la religion ! Ce monastère, situé dans le diocèse de Besançon, à quatre lieues de cette ville, et qu'avaient fondé les religieux de l'abbaye [15] de Morimond, appartenant à l'ordre de Cîteaux, avait commencé par éprouver toutes les rigueurs de la pauvreté ; insensiblement plusieurs seigneurs du pays lui firent des donations considérables, et les religieux eurent tous les biens qui environnaient le couvent. Leurs premiers et principaux bienfaiteurs furent l'archevêque Anseric et le seigneur de Roche-sur-l'Ognon en 1119: dans la suite les seigneurs de Rougemont, de Châtillon-Guyotte, de Mont-Martin et de Roulans, qui tous eurent dans l'église de cette abbaye des chapelles et des tombeaux de famille, lui firent aussi des dons considérables. La république, après en avoir chassé les religieux en 95, vendit les bâtiments et la moitié du jardin à M. Thomas de Vesoul : celui-ci les revendit au général Pichegru, et c'est de ses héritiers que Dom Eugène l'acheta en 1817. L'église était démolie ainsi qu'une partie des cloîtres. Il ne fut pas possible à Dom Eugène de racheter les autres biens de l'abbaye, qui avaient été vendus à plusieurs particuliers lorsque la république aliéna les bâtiments.

Comme Bellevaux est dans un fond, et resserré entre deux coteaux très élevés, d'où l'on peut voir jusque dans les chambres du couvent, on doit juger combien devait être incommode aux religieux la vue des ouvriers qui travaillaient presque toujours sur ces hauteurs. Mais Dom Eugène espérait pouvoir racheter avec le temps une partie des anciennes propriétés du monastère. Il écrivit aux Sept-Fonistes que la révolution avait dispersés, pour leur communiquer son dessein de rétablir la réforme de Sept-Fons dans l'abbaye de Bellevaux. Tous applaudirent à son projet, et plusieurs lui firent espérer qu'ils viendraient le joindre. Dom Eugène, plein de courage, se disposa à partir de nouveau pour le désert; son ardeur n'était pas moins grande que, lorsque à l'âge de 19 ans, il avait renoncé au monde et s'était enfui à Sept-Fons ; mais il éprouva d'abord des obstacles; l'archevêque de Besançon, voyant dans son diocèse un grand nombre de cures vacantes, [16] et n'ayant personne pour les remplir, n'était nullement disposé à permettre à ses ecclésiastiques d'abandonner leur poste pour s'en aller dans la retraite, et augmenter ainsi le nombre des paroisses sans pasteurs. Cependant, à force d'instances, Dom Eugène obtint ce qu'il souhaitait, et partit pour Bellevaux avec le frère Hippolyte et le frère Sabas Il comptait aussi sur ses autres confrères; mais soit qu'ils éprouvassent de la part de leurs évêques des refus, soit que la difficulté de pouvoir à leur âge reprendre les austérités de l'ordre les arrêtât, ils ne vinrent point. Dom Eugène fut obligé de

commencer presque seul : toutefois son courage ne l'abandonna point. Il eût été beau sans doute de voir tous ces vieillards se réunir après la tempête et reprendre la règle qu'ils observaient auparavant avec tant de bénédiction. Un tel spectacle eût excité l'admiration du ciel et de la terre; plusieurs, en entendant parler d'une telle merveille, eussent dit, comme autrefois saint Bernard : *Vadam et videbo visionem hanc magnam*. Mais n'était-il pas plus beau encore de voir Dom Eugène seul au chœur avec le frère Hippolyte, chantant l'office divin et montrant le même courage, la même ferveur, la même persévérance que s'il y eût eu cent religieux?

Bientôt il lui arriva des novices de chœur et des frères convers ; en quelques années la communauté fut de vingt personnes. Sa joie aurait été au comble si le Seigneur lui eût envoyé quelque bon prêtre capable de le seconder et de le remplacer à mesure que ses infirmités augmentaient; mais il n'était pas facile à ceux qui avaient le désir d'aller joindre Dom Eugène, de le réaliser. Ainsi que nous l'avons dit, M<sup>gr</sup> De Villefrancon, accablé par les demandes des paroisses sans pasteur, ne souffrait pas que ses prêtres s'en allassent dans la retraite. Dom Eugène ne pouvant plus espérer du secours de ses confrères Sept-Fonistes, s'adressa à l'abbé de la Trappe du Port-du-Salut, près Laval; il lui représenta que son grand âge l'avertissait de sa fin prochaine; qu'il devait [17] songer à conserver la communauté et lui procurer un supérieur ; qu'il le priait de lui envoyer un sujet capable de remplir cette fonction, avec quelques religieux pour soutenir Bellevaux. Dom Bernard (3) ne s'y refusa pas, sous la condition cependant que Dom Eugène embrasserait la réforme de la Trappe. Cette réponse, si contraire aux désirs et aux espérances du vénérable vieillard de Bellevaux, l'affligea sensiblement, mais ne le déconcerta pas. Il lui était comme impossible à l'âge de plus de 80 ans d'abandonner cette réforme de Sept-Fons qu'il avait suivie dès son enfance, et qu'il n'avait pas cessé d'observer même dans le monde. Nous tenons de bonne source qu'en exil et après sa rentrée en France, il couchait sur des sarments et ne vivait que de laitage ; que son régime était si austère qu'il ne dépensait [18] pas plus de dix centimes par jour. Ses démarches auprès de l'abbé de Laval ayant été inutiles, il crut en avoir assez fait pour soutenir sa communauté. Dieu fera le reste, disait-il, s'il veut la conserver. L'avenir ne l'inquiéta plus autant. Il continua de travailler avec zèle à faire reflourir Bellevaux autant que les circonstances pouvaient le lui permettre. Il mit le peu de terrain qu'il avait acquis en très-bon état, répara les bâtiments dégradés, et rétablit le culte de saint Pierre de Tarentaise.

Pendant les douze années qu'il passa à Bellevaux, il rendit d'immenses services aux populations voisines ; il en était si tendrement aimé que les paysans se disputaient le plaisir de cultiver la petite propriété du monastère. Dom Eugène méritait à tous égards ce respect, cette confiance et cet amour si vrai, si profond, qu'avaient pour lui tous ceux qui le connaissaient. Par sa douceur et son aménité, par sa charité compatissante et infatigable, il ne cessait de faire des conquêtes à Jésus-Christ. Il avait fait bâtir en l'honneur de saint Pierre de Tarentaise une chapelle hors de la clôture, et y avait déposé le corps du saint. On venait de toutes parts honorer ces précieuses reliques, l'affluence des pèlerins était presque continuelle, et le 10 mai, jour de la fête du saint, les environs du monastère suffisait à peine à les contenir. Dom Eugène avec une patience et une charité que rien ne pouvait altérer, les confessait, et leur faisait gagner les indulgences du pèlerinage. Ces occupations extérieures ne l'empêchaient pas de prendre soin de sa communauté et de s'acquitter des devoirs communs; son courage et ses forces semblaient même augmenter à mesure qu'il croissait en âge et qu'il s'avavançait vers le tombeau. Il pratiquait la règle avec toute la ferveur et l'exactitude de la jeunesse. Il était toujours le premier à matines. Pendant la nuit, il interrompait son sommeil pour se mettre à genoux près de sa couche, et pleurait ses péchés, attendant avec un saint tremblement [19] la mort et le jugement du Seigneur. Enfin il mourut de la mort des justes, le 29 mars 1828 il était alors dans la 86<sup>e</sup> année de son âge, et la 66<sup>e</sup> de sa profession religieuse.

Il mourut encore à Bellevaux un saint frère qui s'appelait Sabas. Comme Dom Eugène, il avait fait profession à Sept Fons à l'âge d'environ quatre-vingts ans, il avait eu le courage de rentrer

dans le cloître et de reprendre toutes les austérités de l'ordre. Son grand âge et ses vertus le rendaient infiniment vénérable ; les étrangers ne l'approchaient qu'avec respect. Si l'on parle de Bellevaux à quelque personne qui ait visité ce monastère pendant la vie du vénérable Sabas, elle le nomme aussitôt, tant était vive l'impression qu'il laissait à ceux qui l'avaient vu.

Un autre religieux d'une grande espérance, chéri de tous ses frères par le charme de son caractère et de sa vertu, mourut aussi quelque temps après. Que d'épreuves, que de désolation pour la communauté qui se voyait enlever ses plus fermes soutiens, ses meilleurs sujets ! Ce frère travaillait dans un champ et sur le bord d'un mur fort élevé. Uniquement occupé de son travail, il glissa, tomba du haut du mur et se fracassa tout le corps. Les secours qu'on lui prodigua furent inutiles. La résignation et la ferveur de ce bon frère dans ce dernier moment, en même temps qu'elles édifièrent la communauté, lui firent sentir la grandeur de la perte qu'elle faisait.

## Notes du chapitre II

(1) Le canton de Soleure a, dans ces derniers temps, donné asile aux Trappistes du mont des Olives près Mulhouse. Ces religieux obligés de sortir de leur monastère ont pu y rentrer quelques années après. Le mont des Olives fut d'abord une maison de campagne des Jésuites. Dom Pierre en fit l'acquisition en 1824 et y conduisit la communauté que Dom Eugène Bonhomme de la Prade avait mise sous sa conduite, lorsqu'il quitta Darfeld pour rentrer en France. Il fut appelé à Strasbourg par Mgr Tharin, alors évêque de cette ville, il acheta par son conseil le Mont des Olives et y établit sa communauté. Il plaça près de là les Trappistines, venues aussi de Darfeld avec les religieux. Le Mont des Olives est une belle solitude, le couvent s'élève sur un monticule de forme ronde et offre de toutes parts une vue agréable et solitaire. En peu d'années les religieux ont fait de grands travaux, ils confectionnent le drap pour leurs habits.

(2) L'abbaye de Bellevaux fonda : 1° en 1124 le monastère de Lucelle dans le diocèse de Bâle; 2° Neubourg en 1129 dans le diocèse de Strasbourg; 3° en l'année 1132 Rosières dans le diocèse de Besançon; 4° dans ce même diocèse l'abbaye de la Charité en 1133; 5° en l'année 1135 Staforda en Piémont, diocèse de Turin; 6° Salem, diocèse de Constance, en l'année 1138; 7° Pares, diocèse de Bâle, en 1138; 8° dans cette même année Aurore en Allemagne; 9° Saint-Urbain en Suisse, diocèse de Constance, en l'année 1195; 10° en 1212 le monastère de Lauro en Grèce; 11° en 1393 Montarlot, prieuré titulaire dans le diocèse de Besançon.

(3) Le Port-du-Salut, situé à deux lieues de Laval et sur les bords de la Mayenne, était en 89 une maison de Génovefins; il fut vendu comme tous les autres biens ecclésiastiques. M. de la Roussière l'acheta et s'empressa de le rendre à la religion après la rentrée de Louis XVIII. Il le donna à Dom Eugène Bonhomme de la Prade, abbé de la Trappe de Darfeld en Westphalie, lequel y envoya des religieux sous la conduite de Dom Bernard de Girmont; réunis en chapitre et présidés par Dom Germain Gillon, ils élurent pour leur abbé Dom Bernard de Girmont, qui gouverna ce monastère pendant environ quinze ans. Il se démit en 1831 et mourut peu de temps après. Ce religieux avait appartenu à l'abbaye de Morimond où il avait la charge de maître des novices. Il émigra au commencement de la révolution et entra à la Trappe où il remplit différentes fonctions avec zèle et succès. Pendant l'émigration il aurait pu mener une vie douce au milieu de ses amis, qui lui avaient promis de pourvoir à tous ses besoins; mais une visite qu'il fit à la Trappe le dégoûta de tout; je veux, dit-il alors, être, comme ces saints religieux, un digne enfant de saint Bernard, et il alla s'associer à leurs travaux -et à leur pénitence.

L'abbaye du Port-du-Salut est assez solitaire, Dom Bernard en a réparé tous les bâtiments, il a beaucoup agrandi l'église et a laissé ce monastère dans un état satisfaisant que Dom François d'Assise, son successeur, continue de maintenir. Des prêtres de cette communauté dirigent les Trappistines de Sainte-Catherine de Laval.

---

## CHAPITRE III.

[20] Le cardinal de Rohan, fondateur de la Trappe, dans le diocèse de Besançon. Il écrit à Dom Germain, abbé de la Trappe du Gard et en obtient des religieux qu'il va installer à Bellevaux.

Plusieurs personnes respectables avaient essayé d'établir la réforme de la Trappe à Bellevaux sans y pouvoir réussir. Nous avons déjà dit que Dom Bernard, abbé de Laval, l'avait proposée à Dom Eugène. Dom Augustin de Lestrangé, abbé de la Grande-Trappe, était venu en Franche-Comté et avait été prié d'aller à Bellevaux; il y fut accompagné d'un directeur du grand

séminaire de Besançon. Il représenta à Dom Eugène qu'à son âge, n'ayant personne pour le seconder, il aurait bien de la peine à soutenir sa réforme, et qu'il ne pouvait mieux faire que de se réunir à la Trappe. Le bon vieillard ne se décida pas à cette démarche il' espérait toujours que le Seigneur lui enverrait quelque sujet instruit, capable de le remplacer et de consolider son ouvrage. Dieu ne jugea pas à propos de réaliser les espérances de Doria Eugène. L'oeuvre de la réunion complète de Sept-Fons à la Trappe ne fut que différée, et Dieu le permit ainsi, parce qu'il voulait l'opérer par l'entremise de M<sup>gr</sup> de Rohan. C'était en effet la personne la plus propre à consommer cette réunion tant désirée.

Son Éminence avait passé dans sa jeunesse par des épreuves bien terribles qui lui avait inspiré un souverain mépris pour le monde et l'avait décidée à se donner entièrement à Jésus-Christ. On connaît la noblesse de sa race et la grandeur de son rang. On sait aussi ces épreuves que Dieu lui envoya lorsque tout lui souriait et que rien ne semblait lui manquer ici-bas. Nous n'en dirons que ce qui se rapporte au sujet que nous traitons dans cet écrit, et nous le ferons le plus [21] succinctement possible. Le duc de Rohan s'était marié avec M<sup>lle</sup> de Serran. Un accident terrible vint rompre cette union et le plongea dans la plus profonde douleur. Mme de Rohan était seule dans sa chambre; s'étant placée près du feu pour se chauffer, elle s'endormit ; quelques étincelles tombèrent sur sa robe et y mirent le feu. Elle se réveilla toute couverte de flammes et périt consumée avec d'affreuses douleurs ! Quel spectacle pour ses malheureux parents, quand ils arrivèrent dans sa chambre, qu'ils la virent toute embrasée et perdue sans ressource ! La nouvelle de cette mort fit sur tous les coeurs de profondes impressions de tristesse. M. de Rohan fut comme foudroyé par un coup si cruel, si imprévu, et que Dieu permit sans doute pour le détacher entièrement du monde.

Dès lors, il ne trouva rien qui pût le retenir au milieu des plaisirs et des honneurs de la terre, il méprisa tout et chercha par une sainte vie à se préparer à une sainte mort. Voulant appartenir sans partage au Seigneur, il entra dans l'état ecclésiastique. Il pensa même à la vie religieuse et fit à diverses reprises des démarches pour y être admis. Il sentait qu'après le malheur qui lui était arrivé, il ne fallait plus user de la moindre réserve envers Dieu, et qu'il devait se donner à lui sans partage ; il voulut donc, afin de rendre son sacrifice plus complet, s'enfermer dans une maison religieuse pour y renoncer à lui-même, et s'assurer de ne plus faire sa volonté en suivant celle d'un supérieur. On ne jugea pas à propos de l'admettre, on lui dit qu'il devait rester dans le monde et s'y sanctifier ; il ne songea plus alors qu'à vivre en bon ecclésiastique et à se livrer aux bonnes œuvres : sa principale occupation était de visiter les établissements religieux ainsi que les séminaires, où il prêchait avec beaucoup d'onction et édifiait singulièrement les élèves qui savaient comment Dieu l'avait détourné des plaisirs et des honneurs du monde, et l'avait attiré à son service.

[22] Dans les maisons religieuses il admirait le bon ordre et la régularité qui y régnaient; il enviait le bonheur de ces personnes consacrées au Seigneur, et aurait été au comble de ses désirs s'il eût été appelé à un genre de vie si parfait. Ses discours inspiraient à tous ceux qui pouvaient les entendre un saint respect et un ardent amour pour la vie religieuse. Enfin, il fut nommé archevêque de Besançon, et eut alors toute facilité pour suivre l'attrait qui le portait à faire du bien aux communautés.

Dès que ce prélat fut arrivé dans son diocèse, il s'informa de la situation de Bellevaux et prit à coeur le bien et la prospérité de cet établissement. Dom Eugène n'existait plus, sa communauté, privée de ses soins et de sa présence, s'affaiblissait de jour en jour. L'archevêque voyait avec douleur ce dépérissement, et désirait ardemment de pouvoir y porter remède. Dieu exauça ses vœux : les religieux de Bellevaux lui écrivirent qu'ils étaient disposés à se réunir à la Trappe et le prièrent de leur obtenir de quelque abbaye de cet ordre des religieux pour soutenir leur maison. M<sup>gr</sup> de Rohan accueillit cette demande avec un saint empressement ; il écrivit au R.P. Germain, abbé de la Trappe du Gard (1) près d'Amiens, [23] lui exposa les besoins de la maison de Bellevaux ainsi que l'intention qu'elle avait de se réunir à la congrégation de la Trappe, et le pria de lui envoyer quelques-uns de ses religieux en promettant de les protéger et

de ne rien négliger pour faire prospérer l'établissement. Les frères de Bellevaux écrivirent eux-mêmes à Dom Germain. Leur lettre était si humble et si pressante que l'abbé du Gard se hâta de faire partir six frères qui arrivèrent à Besançon le 5 juillet 1850.

Il les chargea d'une lettre pour le cardinal auquel il témoignait le bonheur qu'il éprouvait de pouvoir se rendre à ses désirs, de secourir les religieux de Bellevaux et de soutenir leur maison affaiblie par la mort de Dom Eugène. Il lui recommandait en même temps la petite colonie, persuadé [24] qu'elle trouverait dans Son Éminence un père et un protecteur, qui la dédommagerait du sacrifice qu'elle faisait en s'éloignant de l'abbaye du Gard, pour aller porter du secours aux enfants de Dom Eugène, devenus orphelins. Le cardinal lut cette lettre avec une vive satisfaction ; il embrassa les religieux à leur arrivée comme ses plus chers enfants, les conduisit lui-même à sa cathédrale et alla se prosterner avec eux aux pieds de la Sainte Vierge; il les pria de prendre les Trappistes sous sa protection et de bénir leur entrée dans son diocèse.

Par son ordre on conduisit ensuite les religieux au séminaire de Besançon, où ils prirent deux jours de repos. Son Éminence voulut les installer elle-même dans leur nouveau monastère. Le 8 de juillet, jour auquel elle avait fixé cette installation, le clergé et les fidèles arrivèrent de tous côtés [25] pour voir la cérémonie et prendre part à la joie du cardinal et des religieux. Le supérieur de la communauté harangua Son Éminence : il lui adressa un discours qui plut à tout le monde il la remercia au nom de la communauté de l'insigne faveur qu'elle lui faisait par sa visite et de la protection qu'elle lui avait promise. Il l'assura que jamais cette communauté n'oublierait un jour si beau, et qu'une de ses plus chères occupations serait de prier le Seigneur pour Son Éminence, à qui elle était redevable de sa conservation et de son affiliation à l'ordre de la Trappe, etc. Monseigneur le cardinal répondit avec la bonté qui le caractérisait : " Je m'estime heureux, dit-il, d'avoir pu faire quelque chose pour le bien de cet établissement, qui peut toujours compter sur ma protection; oui, toujours je mettrai mon bonheur à l'aider, à le faire prospérer. J'espère que le Ciel secondera mes efforts et que la communauté me récompensera de mes sacrifices par sa ferveur et sa régularité, etc. » Monseigneur officia avec une grande solennité ; il prêcha aussi sur l'excellence et les avantages de la vie solitaire, ce qu'il fit avec tant de lumière et d'onction qu'il émut tous les auditeurs. Ce jour fut pour lui un jour de bonheur, ainsi qu'il ne cessait de le répéter lui-même.

Le cardinal se proposait de faire nommer le père prieur abbé ; la nomination et la bénédiction devaient avoir lieu après le retour d'un voyage que Son Éminence était obligée de faire à Paris. Les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ce projet.

Ainsi fut consommée cette union de Sept-Fons et de la Trappe, qui avait commencé avec l'établissement de la réforme dans ces deux abbayes, et qui s'avança ensuite au point qu'on regardait ces deux monastères comme n'en faisant qu'un, et que les séculiers mêmes se plaisaient à les confondre par ces mots remarquables : *Sept-Fons, c'est la Trappe*. En effet, c'est à la Trappe que Dom Eustache de Beaufort [26] avait été jadis chercher la réforme qu'il établit dans son monastère. Touché d'un grand désir de son salut, il se rendit près de l'abbé de Rancé et le pria de l'admettre au nombre de ses religieux. L'illustre abbé, qui n'eut jamais d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes, conseilla à Dom Eustache de s'en retourner à Sept-Fons pour y établir la réforme. Cet excellent avis fut goûté : dès-lors il s'établit entre eux et leurs monastères une union aussi étroite qu'elle fut édifiante. Dom Eustache visita encore la Trappe plusieurs années après. Tout ce qu'il vit le charma tellement qu'il en était dans l'admiration. Il renouvela avec l'abbé de Rancé cette amitié si tendre et si chrétienne qui les unissait déjà. Quand on se permettait de donner en sa présence des éloges à sa communauté, il répondait : Nous ne sommes rien ici ; louez la Trappe et son illustre abbé, lui seul est grand et mérite des louanges. M<sup>gr</sup> de la Motte, évêque d'Amiens, est peut-être le prélat qui a le plus souvent visité Sept-Fons et la Trappe. Il était en commerce continuel de lettres avec les abbés et les religieux. Témoin par lui-même de l'union si parfaite qui existait entre ces deux monastères, il répétait souvent ces paroles qui exprimaient si bien leur mutuelle charité : Ce sont *deux soeurs*.

### Notes du chapitre III

(1) L'abbaye du Gard, à trois lieues d'Amiens, sur les bords de la Somme, date du XII<sup>ème</sup> siècle. Elle fut fondée, en 1137, par les seigneurs de Péquigny ; ils demandèrent des religieux à saint Bernard qui se rendit à leurs instances et vint lui-même en ce lieu. Cette abbaye avait été rebâtie avant la révolution; elle était à, peine finie que les révolutionnaires arrivèrent et la démolirent. Quand les Trappistes en prirent possession, il n'existait qu'un seul corps de bâtiment Dom Germain Gillon fut élu abbé en 1818 ; il rebâtit l'église et gouverna ce monastère jusqu'à sa mort. Il avait fait ses études avec succès au séminaire du Saint-Esprit à Paris, il exerçait le saint ministère à Amiens lorsque la révolution éclata. Il fut de ceux que l'arrivée de l'évêque intrus à Amiens affligea le plus. Il prêcha en chaire afin de prémunir les fidèles contre le venin de l'erreur. Il eut même le courage d'aller chez Desbois, c'est ainsi que s'appelait celui qui par ordre du gouvernement français venait de prendre la qualification d'évêque du département de la Somme, M. J... son condisciple et son ami intime nous a dit que M. Gillon fit savoir à ce Desbois qu'il désirait avoir une conférence avec lui au sujet des doctrines qu'il professait; Desbois y consentit et M. Gillon se rendit chez lui. Il voulut avoir un témoin, c'était M. Delaporte, vicaire d'une paroisse d'Amiens. Ils restèrent plusieurs heures chez l'intrus; la conférence fut toute à l'avantage de l'abbé Gillon, mais Desbois n'en profita point. Le sermon de l'abbé Gillon contre le schisme avait fait sensation dans Amiens, il fut obligé de se cacher.

Une cave où il s'était retiré avec M. Alexandre Dumini le déroba aux poursuites des révolutionnaires, mais on les prévint qu'ils seraient découverts et qu'ils devaient chercher un autre asile; après s'être confessés et avoir célébré la sainte messe vers minuit, ils se déguisèrent, sortirent de ce lieu et partirent pour les pays étrangers. Dieu les protégea, ils purent s'embarquer pour l'Angleterre. Ils passèrent quelques années dans ce royaume où l'abbé Gillon combattit l'erreur avec succès. Enfin il résolut (le se retirer dans la solitude, il partit pour l'Allemagne, et se rendit à l'abbaye de Darfeld auprès de Dom Eugène qui fut enchanté de ses dispositions. Il prit l'habit, fit profession, devint dans l'abbaye comme le bras droit de ce digne supérieur qui lui confia les emplois les plus importants du monastère. Sous la restauration il fut d'abord chargé de la conduite des Trappistes de Laval; il présida à l'élection de Dom Bernard et fut appelé à la Trappe d'Amiens pour en être abbé. Dans cette charge il rendit de grands services aux paroisses voisines du monastère et mourut le 23 février 1835, également regretté des religieux et des fidèles des environs du couvent. Il eut peut-être trop de bonté : il répétait sans cesse qu'à la Trappe où le régime est si sévère, le gouvernement ne saurait être trop paternel; que pour lui, s'il devait périr, il voulait que ce fût par trop d'indulgence plutôt que par trop de rigueur. Sous son gouvernement, le Ciel accorda une grande faveur aux religieux du Gard. Tandis que le choléra se promenait dans le diocèse d'Amiens, portant partout la terreur et la mort, les Trappistes, entourés de populations toutes atteintes de ce fléau, jouissaient d'une parfaite santé. Des prêtres de la communauté se dévouèrent pour secourir les victimes du choléra : nuit et jour au milieu des malades qu'ils consolait, qu'ils administraient, ils ne furent jamais atteints.

Nous devons ajouter que Dom Germain a rendu encore un important service aux dames Bernardines de Soleilmont près Charleroy en Belgique. Ces dames rentrées dans leur monastère après la tempête révolutionnaire, ne pouvant se procurer dans leur pays un aumônier à cause de la grande pénurie de prêtres qu'avait occasionnée la persécution, s'adressèrent à Dom Germain, et le prièrent de leur envoyer un religieux pour exercer près d'elles le saint ministère. L'abbé du Gard, touché de l'état de ces religieuses, accueillit favorablement leur demande; il fit partir Dom Marie Joseph qui les dirigea pendant seize ans. Ce digne religieux contribua beaucoup à les maintenir dans la résignation et dans le désir de rétablir un jour leur communauté si le Ciel leur en fournissait les moyens. On verra au chapitre XVI comment ces saintes religieuses ont pu exécuter leur dessein.

---

### Chapitre IV

L'abbé de Rancé, réformateur de La Trappe